Hannah Arendt s’entretient avec FokusIsrael.ch : « Lorsqu’on est attaqué en tant que Juif, on doit se défendre en tant que Juif »

À propos de la personne

Hannah Arendt (1906-1975) fut l’une des penseuses politiques les plus incisives et les plus controversées du XXe siècle. Elle se méfiait de toute forme d’adhésion intellectuelle. Face à l’idéologie, à l’autorité et à la pression du collectif, elle prônait la responsabilité personnelle et la « pensée sans garde-fous » : le courage de se forger radicalement sa propre opinion. Ayant grandi à Königsberg, elle étudia la philosophie, la théologie et le grec, notamment auprès de Martin Heidegger et de Karl Jaspers. En 1933, Hannah Arendt s’est enfuie à Paris pour échapper aux nazis. Après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et l’invasion de la France par la Wehrmacht, elle a été internée au camp de Gurs, ironiquement en raison de ses origines allemandes. Elle a toutefois réussi à s’échapper. En 1941, elle arriva aux États-Unis, où elle obtint la nationalité américaine en 1951, après 18 ans d’apatridie. De son expérience de l’exil et de l’absence de droits découla sa conception du « droit d’avoir des droits » : les droits ont besoin d’une communauté politique qui les garantisse.

À New York, Arendt a d’abord travaillé comme journaliste et correctrice, puis pour l’organisation « Jewish Cultural Reconstruction », qui, après l’Holocauste, récupérait et redistribuait les livres et biens culturels juifs spoliés. Elle a ensuite enseigné dans différentes universités américaines, puis, à partir de 1963, en tant que professeure à Chicago et, à partir de 1967, en tant que professeure d’université à la New School for Social Research de New York. Dans « Les éléments et les origines du pouvoir totalitaire » (1951), elle a analysé les mécanismes du pouvoir totalitaire, tandis que dans « Vita activa » (1958), elle a abordé les thèmes de la liberté, de l’action et de la pluralité. C’est « Eichmann à Jérusalem » (1963), son compte rendu du procès du criminel de guerre nazi Adolf Eichmann, qu’elle avait suivi à Jérusalem en 1961 pour le New Yorker, qui lui a valu une renommée mondiale et l’a plongée au cœur d’un scandale. Sa formule sur la « banalité du mal » est devenue aussi célèbre qu’incomprise. Grâce à l’intelligence artificielle, FokusIsrael.ch s’est entretenu avec Hannah Arendt au sujet d’Eichmann et des conseils juifs, de son attachement de toute une vie à Heidegger, de la résistance et d’Israël, de la responsabilité politique – et des abîmes du pouvoir.

Hannah Arendt, on vous reprocherait de manquer d’« Ahavat Israël » – l’amour du peuple juif. C’est ce que vous a reproché l’historien des religions Gershom Scholem à la suite de votre série d’articles parus dans le New Yorker sur le procès d’Adolf Eichmann. A-t-il raison ?

Hannah Arendt : Oui. Je n’« aime » aucun collectif, ni le collectif allemand, ni le collectif français, ni le collectif américain, ni la classe ouvrière, ni quoi que ce soit d’autre. En effet, je n’aime que mes amis et je suis par ailleurs tout à fait incapable de toute autre forme d’amour. Un amour pour les Juifs me paraîtrait suspect, puisque je suis moi-même, de par ma nature et dans les faits, juive.

Même lorsqu’il s’agit de l’extermination des Juifs ? Vous avez rendu compte du procès avec froideur et détachement – vous avez même ri.

Hannah Arendt : Je me suis moquée de la pomposité grotesque d’Eichmann. Il n’était ni Iago ni Macbeth. Malgré les efforts du procureur, tout le monde pouvait voir que cet homme n’était pas un monstre. Il était en effet très difficile de ne pas soupçonner qu’on avait affaire à un bouffon. C’était plutôt une pure absence de réflexion – ce qui n’est en aucun cas synonyme de stupidité – qui le prédestinait à devenir l’un des plus grands criminels de l’histoire. Son incapacité à réfléchir se manifestait précisément par son incapacité à se mettre à la place d’autrui.

La banalité du mal…

Hannah Arendt : C’était l’homme qui était banal, pas ce qu’il faisait. Les crimes étaient monstrueux. Ce qui était inquiétant, c’est que l’auteur ne possédait pas cette stature démoniaque que l’on pourrait attendre. C’était un fonctionnaire. Le fonctionnaire se persuade qu’il n’agit pas réellement. Il ne fait qu’exécuter les ordres et renvoie la responsabilité vers le haut, toujours un étage plus haut, jusqu’à ce qu’elle n’incombe finalement plus à personne. C’est là le « règne du personne ».

Nous savons aujourd’hui que ce « bouffon » était un nazi convaincu et un antisémite fanatique. En Argentine, il se vantait de son rôle. L’avez-vous sous-estimé ?

Hannah Arendt : J’avais devant moi l’homme dans la cage de verre ; des sources ultérieures montrent un Eichmann différent. Il faut en prendre acte. Les faits sont plus tenaces que les théories – heureusement. Mais le fanatisme et l’irréflexion ne s’excluent pas mutuellement. Un esprit peut être imprégné de discours nazis tout en étant incapable de réfléchir.

En vous inspirant de Kant, vous affirmez avec force dans vos écrits qu’aucun individu n’a le droit d’obéir, car l’obéissance reste toujours un choix. Mais n’est-ce pas exiger trop d’une personne vivant sous une dictature que de lui demander de

désobéir pour des raisons morales ?

Hannah Arendt : Tout le monde n’est pas tenu d’être un héros. Mais chacun reste l’auteur de ses actes. « J’avais peur » peut être vrai. « Je n’étais donc pas responsable » est tout autre chose. Sur le plan politique, l’obéissance n’existe pas. L’obéissance à l’autorité politique est toujours aussi un signe d’approbation et de soutien.

En ce qui concerne les conseils juifs, vous portez un jugement sévère sur des personnes qui ne pouvaient guère agir librement.

Hannah Arendt : La vérité historique n’apporte aucun réconfort. Des fonctionnaires juifs ont fourni aux nazis des listes de noms et de biens, ont organisé des convois et sont ainsi devenus partie intégrante de la structure administrative. Le rôle des dirigeants juifs dans la destruction de leur propre peuple est sans aucun doute le chapitre le plus sombre de toute cette histoire déjà bien sombre.

Le plus sombre ? Les victimes – et non les auteurs ?

Hannah Arendt : Vous confondez responsabilité et culpabilité. La responsabilité de l’extermination incombait aux nazis et à leurs complices. Le plus sombre, à mes yeux, c’est qu’ils ont réussi à intégrer même les organisations des persécutés dans leur appareil d’extermination – c’est là que s’est manifestée la totalité de l’effondrement moral que les nazis avaient provoqué en Europe. Cela ne partage en rien leur culpabilité en tant qu’assassins.

Chez Martin Heidegger, ce critère semble toutefois perdre de son sens. Il a adhéré au NSDAP en 1933 et en est resté membre jusqu’en 1945. Malgré cela, vous lui êtes restés fidèles toute votre vie et avez contribué, après la guerre, à sa réhabilitation intellectuelle.

Hannah Arendt : C’est une objection dérangeante – donc sans doute pertinente. Un jugement politique sur un acte n’est pas la même chose qu’un jugement sur une personne dans son ensemble. En 1933, Heidegger a échoué politiquement de manière pour le moins spectaculaire. Il n’en découle pas pour autant qu’un grand philosophe cesse d’être un grand philosophe. La pensée et le jugement politique ne sont pas une seule et même chose – Heidegger en offre un exemple frappant.

Vous-même avez déclaré à propos de 1933 : « À partir de ce moment-là, j’étais

responsable. »

Avec l’incendie du Reichstag et les arrestations illégales, une chose m’est apparue clairement : l’État de droit était en train d’être détruit. Je ne pouvais plus rester simple spectatrice. Pour l’Association sioniste pour l’Allemagne, j’ai rassemblé des documents sur l’antisémitisme nazi et j’ai caché des réfugiés dans notre appartement. J’ai été démasquée et arrêtée par la Gestapo. Elle m’a accusée de « propagande d’horreur » [rires]. Par chance, j’ai été libérée au bout de huit jours et je me suis immédiatement enfuie à Paris. Là-bas, j’ai notamment travaillé pour la Jeunesse Aliyah, qui aidait les enfants et les adolescents juifs à rejoindre la Palestine. Mais le véritable choc est survenu plus tard, avec Auschwitz, avec la « fabrication des cadavres ». Un abîme s’est alors ouvert. Tout le reste, pensait-on, aurait pu être rattrapé un jour ou l’autre en politique. Mais pas cela.

Beaucoup, en revanche, n’ont pas compris – ou n’ont pas voulu comprendre – ce qui se passait. Comment cela a-t-il pu arriver ?

Hannah Arendt : Les intellectuels,en particulier , croyaient encore qu’il était possible de comprendre les nazis à l’aide des anciennes catégories politiques, voire de les « apprivoiser ». Ils ont élaboré des théories très intéressantes sur Hitler et se sont laissés piéger par leurs propres idées. On savait bien avant 1933 que les nazis étaient nos ennemis. Hitler n’en avait d’ailleurs pas fait un secret. J’ai pris les nazis au mot. Lorsqu’on est attaqué en tant que Juif, on doit se défendre en tant que Juif – non pas en tant que citoyen du monde abstrait, mais de manière concrète.

Vous avez également défendu l’idée de l’autodéfense juive sur le plan politique : vous avez réclamé la création d’une armée juive. Dans le même temps, vous vous méfiez d’un État-nation juif souverain. Pourquoi les Juifs devraient-ils se battre sans être autorisés à gouverner eux-mêmes ?

Hannah Arendt : Les Juifs devraient combattre Hitler en tant que Juifs – sous leur propre drapeau – et ne pas entrer dans l’histoire uniquement en tant que victimes. Et bien entendu, les Juifs ont besoin d’une patrie qui leur soit propre. La seule question est de savoir quelle forme politique celle-ci doit revêtir. Je craignais un État juif qui, entouré d’ennemis, vivrait en permanence en état de guerre et finirait par faire dépendre son existence du soutien d’une grande puissance étrangère.

Ils plaidaient en faveur d’une fédération judéo-arabe, d’une communauté binationale, et misaient, en s’appuyant sur des arguments purement laïques, sur

une coexistence pacifique. Mais lorsque certaines parties du monde arabe, animées par une haine religieuse destructrice, rejettent la simple existence d’Israël, la raison politique n’était-elle pas là votre angle mort ?

Hannah Arendt : La politique présuppose que l’on se dispute au sujet des intérêts, des territoires et des compromis. Quiconque revendique une mission divine de destruction sort de cet espace politique : il veut anéantir la pluralité du monde. Aucun argument n’y fait face, seule une affirmation de soi combative peut y remédier. Or, il est difficile de négocier le tracé des frontières avec Dieu.

Aujourd’hui, les extrémistes religieux exercent eux-mêmes une influence politique considérable en Israël. Quelle est l’ampleur du danger pour le pays ?

Hannah Arendt : L’absence de séparation entre la religion et l’État en Israël est désastreuse. Elle subordonne les droits de l’individu à son appartenance religieuse. Là où la collectivité prime sur le citoyen, l’appartenance devient domination. Cela apparaît particulièrement clairement dans le droit de la famille. Or, une communauté politique doit traiter ses citoyens en tant que citoyens – et non pas d’abord en tant que membres d’une communauté religieuse.

Vous vous méfiez de toute concentration de pouvoir. Aux États-Unis, justement, on se bat aujourd’hui pour définir les limites du pouvoir présidentiel. Cela vous inquiète-t-il ?

Hannah Arendt : Bien sûr. La grande découverte politique de l’Amérique a été que le pouvoir doit être limité par le pouvoir. Lorsque l’indépendance du pouvoir judiciaire et le contrôle mutuel des institutions disparaissent, c’est la liberté politique qui est la première à disparaître. Non pas parce que chaque président devient un tyran, mais parce qu’une république ne doit pas dépendre du fait qu’il n’en devienne pas un.

Et que se passe-t-il lorsque le pouvoir ne connaît plus aucune limite ?

Hannah Arendt : Même un pouvoir illimité n’est pas nécessairement totalitaire. Le tyran veut dominer le citoyen afin d’assurer son propre pouvoir, mais lui laisse une vie privée apolitique. Le totalitarisme, quant à lui, veut transformer l’homme lui-même. Il détruit systématiquement tous les liens et, par là même, le monde commun – cet espace *entre* les hommes dans lequel ils peuvent, avant tout, se parler, juger et agir.

En voyez-vous des signes aujourd’hui ?

Hannah Arendt : La situation devient dangereuse lorsque les individus s’isolent, que les faits perdent leur caractère contraignant et que les idéologies remplacent la réalité par une logique fermée sur elle-même. Le sujet idéal d’un régime totalitaire n’est pas le fanatique convaincu, mais l’individu pour qui la distinction entre réalité et fiction, entre vrai et faux, n’existe plus.

Remarque: cette interview s’appuie sur les écrits et les propos transmis par Hannah Arendt, qui ont été identifiés et restitués à l’aide de l’intelligence artificielle. Dans notre série « Entretiens avec des légendes », nous dialoguons avec des personnalités aujourd’hui disparues issues des milieux politiques, religieux, scientifiques et culturels, qui ont joué un rôle important pour le judaïsme et Israël. Nous souhaitons ainsi les faire mieux connaître, ainsi que leurs idées, au public d’aujourd’hui. Ont déjà été publiés des entretiens avec

Theodor Herzl, le fondateur du sionisme moderne

Chaim Weizmann, premier président d’Israël

David Ben-Gurion, le premier Premier ministre d’Israël

Golda Meir, la seule femme à avoir occupé le poste de Premier ministre d’Israël à ce jour

Anwar Sadat, le président égyptien qui s’est rendu à Jérusalem en 1977 pour conclure la paix avec Israël

Moïse, qui a conduit le peuple juif de l’esclavage égyptien vers la liberté

Maïmonide, le grand savant juif qui vécut aux XIIe et XIIIe siècles

Lord Jonathan Saks, ancien grand rabbin de Grande-Bretagne

Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse

Albert Einstein, le fondateur de la théorie de la relativité

Robert Oppenheimer, le « père de la bombe atomique »

Hedy Lamarr, icône hollywoodienne et inventrice

Estée Lauder, l’entrepreneuse et fondatrice d’un groupe international

Milton Friedman, lauréat du prix Nobel d’économie

Levi Strauss, l’inventeur du jean

Elie Wiesel, écrivain et lauréat du prix Nobel de la paix

Primo Levi, le chimiste et écrivain italien

Theodor Adorno, philosophe et sociologue allemand

Martin Buber, philosophe, spécialiste des religions et écrivain.